

liard l'aidait à acheter s'appelait le pain du bon Dieu, *panis propter Deum*. On montre encore la maison de bois d'Eisenach, vieille de plusieurs siècles, et qu'habitait Cotta quand Martin Luther, fils de Hans Luther de Mœhra, vint chanter son cantique de Noël pour demander l'aumône : les grands l'avaient repoussé ; la pauvre veuve lui sourit et lui donna quelques pièces de monnaie qu'il baisa dévotement. En Suisse, l'écolier chantait aussi, mais sur la place publique, quelque vieil air montagnard, puis il faisait le tour du cercle que sa voix avait formé, et, son bonnet à la main, mendiait, sans rougir, le pain du bon Dieu. Un jour, parmi les auditeurs de Mathieu de Muhlibach, se trouvait un vieillard qui, ravi de la figure de l'enfant, l'appela, l'interrogea, et, se tournant vers les assistants, leur dit : « Cet écolier sera votre évêque (1). » Il disait évêque comme nous aujourd'hui dirions empereur ou roi ; car en Suisse l'évêque était le roi de la science, et par conséquent le monarque des intelligences.

Mathieu apprit donc à lire à Sion. De Sion nous le voyons passer à Zurich, et de Zurich à Côme, où, sous Théodore Lucino, il étudia les lettres (2). L'enfant ne mendiait plus ; il avait, à force de travail et de succès, conquis le droit de s'asseoir sur les bancs de l'école ; à dix-sept ans il savait le grec, l'italien et l'allemand. On assure qu'il avait peu de goût pour les poètes profanes de l'antiquité ; il préférait Boèce à Virgile. Après l'Évangile, c'est le livre de *Consolatione* qu'il feuilletait le plus souvent. Il disait, dans un vague pressentiment d'avenir, qu'il aurait un jour plus besoin de philosophie que de poésie. C'était, du reste, une de ces âmes contemplatives, comme en trouve dans les pays de montagnes, qui se plaisent sur les hauts lieux, auprès d'un tor-

(1) Hic erit episcopus et princeps noster erit.— Ciacconius, *Dicta et gesta summorum Pontificum*, cum add. Aug. Oldoini. Romæ, in-folio, t. III, p. 295.

(2) Ciacconius, loc. cit., t. III. — P. Jovii, *Matth. cardinalis Sedunensis Elogium*, inséré dans la *Descript. Vallesiæ de Simler*, p. 353.

rent ou d'une avalanche, partout où la nature physique étale quelque horreur. Schinner, à peine entré dans les ordres, était appelé à desservir une petite cure dans un village, où sa piété, dit la chronique, jeta toutes sortes de bonnes odeurs. L'évêque de Sion voulut se l'attacher et le fit chanoine de la cathédrale. A Sion, la chronique encore nous le représente prêchant le matin et le soir la parole de Dieu, apaisant les discordes (1), priant et vivant dans la chasteté ; si bien que, l'évêque étant mort, il fut choisi par le peuple (2), pour administrer le diocèse : Jules II confirma l'élection.

La prédiction du vieillard s'était accomplie.

Avec son coup d'œil d'aigle, le pape avait bien vite deviné le prêtre valaisan. Nous nous rappelons le cri que Jules II avait jeté quand le sacré collège, à l'unanimité, lui donna la tiare : « Seigneur, délivrez-nous des Barbares. » Les Barbares, c'étaient ces Français que Charles VIII avait amenés en Italie. L'évêque de Sion comprit le sens de cette prière, et se mit à l'œuvre pour aider Sa Sainteté à chasser les Français : œuvre, selon lui, toute catholique d'abord, car les Français en Italie, c'était la papauté captive ; œuvre patriotique ensuite, car, François I^{er} à Milan, la Suisse n'avait plus d'Alpes.

Or, comme chrétien et comme Suisse, Mathieu Schinner voulait la double indépendance de son pays et du saint-siège.

S'il eût vécu du temps de la domination autrichienne, il aurait prêté sur le Grutli le serment des trois libérateurs ; il avait leur foi, leur courage, leur piété. Son Gessler, c'était François I^{er}. Pour en délivrer la Suisse, il aurait volontiers pris l'arc de Guillaume Tell. A défaut d'arbalète, il avait

(1) Nam multus erat et efficax in componendis controversiis quæ inter cives atque finitimos intercederent, usque adeo recte atque incorrupto judicio, ut nemo vel factiosus, eum ultro oblatum arbitrum rejiceret. — Paul. Jovius, l. c.

(2) Populus spectatum moribus per suffragia deligere et pontifici maximo mitrâ exornandum offerre consueverat. — Paul. Jovius, p. 353.

sous sa soutane un crucifix qu'il agitait au moment où le cor d'Uri sonnait la charge. Du haut du tertre, où la balle ennemie pouvait facilement l'atteindre, il jugeait des coups de lance que ses montagnards portaient aux Français. Ses soldats l'aimaient et l'admiraient ; il savait les fasciner de la voix, de la parole et du regard. Il couchait sur la neige comme le dernier goujat ; il escaladait les pics de glace comme un chasseur de chamois, et vivait au camp comme un ascète (1), jeûnant plusieurs fois la semaine, ne mangeant jamais de viande, ne buvant que de l'eau, disant son bréviaire le matin et le soir, et restant en prières des heures entières la veille d'une bataille.

Les historiens disent que jamais, depuis saint Bernard, parole sacerdotale n'avait été entraînant comme celle de l'évêque de Sion. A sa voix, Uri, Unterwald, Zug, Schwytz, c'est-à-dire les cantons en qui vit le souvenir du Grutli, s'ébranlent pour porter secours à l'Église menacée, guidés par Schinner, qui n'a pas plus peur du canon que des balles. On le trouve aux avant-postes, au centre, à l'arrière-garde, partout où il y a une lance à affronter, l'âme d'un soldat mourant à recommander à Dieu, un fuyard à ramener, un rocher à rouler sur l'ennemi. Winkelried n'était pas plus audacieux, l'ermite Nicolas de Flue plus confiant en Dieu, le soldat de Morat plus amoureux du sol natal.

Jules II devait récompenser tant de zèle pour le saint-siège : il nomma l'évêque de Sion cardinal du titre de Sancta Potentiana et légat en Lombardie (2).

C'était en 1512. Pâris de Grassis nous a donné quelques détails sur la cérémonie où l'évêque de Sion vint recevoir à Rome les insignes de légat.

Le pape était sur son trône. L'évêque, ayant à ses côtés

(1) Vir inter primos imperatores æque numerandus atque inter bonos pontifices.— Elogia S. R. E. Cardinalium, pietate, doctrinâ, legationibus ac rebus pro Ecclesiâ gestis, illustrium. Romæ, 1751, in-folio, p. 100.

(2) Giacconius, loc. cit.

deux cardinaux, s'avance, fléchit le genou et reçoit de la main du pontife une croix d'or (1).

« De par cette sainte croix, dit le pape au légat, marche, triomphe et règne : *in nomine Patris, et Filii, et Spiritûs sancti* (2). »

« — Amen, » répond l'évêque en baisant le pied, la main et la joue de Sa Sainteté. Quelques jours après il marchait, et, revêtu du signe dont on l'avait armé, il triomphait des Français à Novare, puis rentrait dans son diocèse pour chanter un *Te Deum* en action de grâces, prêt à reparaitre si les ennemis repassaient les Alpes ; mais il avait eu soin de les garnir de lances et de canons, se reposant du reste, pour dormir tranquille, sur ces pics de neiges et de glaces, seul chemin par où, cette fois, les Français pouvaient pénétrer en Italie.

Il aurait dû savoir à quel ennemi il avait affaire : les Français escaladèrent ses rochers. Ils n'étaient plus qu'à quelques journées de Milan, quand les Suisses, au nombre d'environ douze mille, appartenant en partie aux cantons de Fribourg et de Soleure, de Watteville à leur tête, prennent peur et gagnent le chemin d'Arona pour retourner dans leurs montagnes (3). Le cardinal accourt ; il compte sur cette parole miraculeuse que Dieu lui donna, il se présente aux fuyards, les harangue et en ramène un bon nombre, tambour battant, jusqu'à Milan, où ses paysans des Waldstetten saluent son arrivée de leurs acclamations. Aussitôt, au son du tambourin, il rassemble ses soldats sur la place du Château, et là, dit le maréchal de Fleuranges, « fait faire un rond, et lui au milieu en une chaise, comme un renard qui prêche des poules, leur adresse un discours. » Le renard était un vrai lion : nous allons voir ce qu'étaient les poules dont parle le maréchal.

(1) Mss. du Vatican, t. II, p. 761, citée par Raynaldi.

(2) In hoc signo sanctissimæ crucis intende, prosperè procede et regna : *in nomine Patris, etc. Ibid.*

(3) Mallet, Hist. des Suisses ; p. 29, t. III.

C'était le 13 septembre (1515), au soir. Quelques heures de jour restaient encore. Les Suisses, au signal de Mathieu Schinner, qui les précède en habits pontificaux, s'ébranlent et marchent sur San Donato, qu'occupait l'armée française.

De la position des confédérés, une digue élevée traversait de riantes prairies et conduisait au camp français, qui était assis au couchant, sur trois lignes séparées entre elles par des terre-pleins où l'armée était échelonnée. Le camp était adossé aux ruines d'un temple païen élevé par l'empereur Julien. Le roi était au centre, le duc d'Alençon à l'arrière-garde, le connétable de Bourbon au pied des débris antiques. La plaine où se déployait l'armée française s'étendait jusqu'au Tessin, entre une double ligne de collines légèrement ondulées et couvertes de maisons de plaisance. A droite du camp coulait le Lambro, qui arrosait de ses eaux une partie de la plaine entrecoupée de bouquets de bois, d'arbres fruitiers et de plants de vignes que protégeaient des arbres séculaires; çà et là quelques habitations rurales variaient le paysage. De larges fossés avaient été creusés par Pierre de Navarre le long de la droite du camp, et remplis par le Lembro; soixante-quatorze pièces de gros calibre battaient toutes les avenues. Les boucliers des archers, placés sur le parapet dans toute la longueur du front et fortement liés entre eux, défiaient toute espèce d'attaque (1).

Le bourgmestre Rust conduisait l'aile droite des Suisses, composée des gens de Zurich, de Shaffhouse et de Coire; les bourgmestres de Lucerne et de Bâle menaient l'aile gauche. L'artillerie, composée de quatre coulevrines, était commandée par le capitaine Pontely, de Fribourg; l'arrière-garde obéissait à Werner Steiner de Zug (2).

Werner Steiner vient se heurter comme un furieux contre les retranchements ennemis, où il est reçu à grands coups de canon; il hésite, fléchit, et, écharpé par des décharges

(1) Archives d'Escher et Hottinger, p. 15, 156.

(2) Léo, Hist. d'Italie, t. I, p.

d'artillerie, va lâcher pied, quand, la lance au poing, survient notre évêque avec ses montagnards. Le combat recommence. Cette fois c'est la ligne ennemie qui se rompt; c'est l'artillerie de Pierre de Navarre dont le feu s'affaiblit, c'est le canon français, qui a traversé à bras d'hommes les Alpes helvétiques, dont s'empare ce bataillon d'enfants perdus qu'on reconnaît aux plumes blanches flottant sur leur tête (1). Le moment était critique, et si le roi ne fût accouru, prenant en flanc les Suisses, le renard aurait conduit ses poules dans l'église de San Donato, pour chanter un nouveau *Te Deum*. Animés par la voix du cardinal, qui au cri de France répond par le cri d'Uri, les montagnards résistent au choc, se servent de leurs courtes épées pour couper les jarrets de leurs adversaires, meurent et donnent la mort. Le carnage fut affreux: la nuit y mit fin. Les Français rentrèrent, sans être inquiétés, dans leurs retranchements; les Suisses couchèrent sur le champ de bataille, François I^{er} sur un affût de canon.

Mais la journée avait été belle pour les Suisses, qui s'étaient emparés d'une batterie française de huit pièces de canon qu'ils avaient aussitôt tournées contre l'ennemi; la première ligne, commandée par le connétable de Bourbon, avait été mise en déroute, et Bayard lui-même avait été obligé de reculer. Pendant toute l'action, Schinner n'avait pas un moment quitté les premiers rangs. La bataille finie, il s'était occupé d'envoyer des vivres et des munitions à ses montagnards, et, si on l'eût écouté, ses géants, c'est le nom qu'il donna cette nuit à ses soldats, seraient rentrés à Milan pour réparer leurs pertes; et peut-être qu'il eût triomphé de l'irrésolution des chefs, qu'il avait formés en conseil de guerre, si quelques boulets français, qui vinrent tomber sur le tertre où les Suisses délibéraient, n'eussent forcé le conseil à se séparer (2).

(1) Simonde Sismondi, Hist. des Français, t. XIX, p. 374.

(2) Léo, l. c., p. 564.

Au point du jour, les Suisses se réveillaient à la voix de Schinner, se jetaient à genoux pour faire à Dieu leur prière du matin, leur prière suprême peut-être, et écouter la harangue de leur chef. Guichardin, amoureux de l'antiquité, met dans la bouche de Schinner un discours dont la phrase se déploie et s'enroule comme celle de Tite-Live. Nous préférons le récit de Pierre-Martyr d'Anghieria, qui, n'étant qu'à quelques lieues du champ de bataille, a pu recueillir des fuyards les paroles du cardinal. Sa harangue est courte et sent Tacite ou Salluste, et beaucoup plus, il faut l'avouer, le soldat que le prêtre. » Compagnons, leur dit-il, rappelez-vous Novare. Là, vous étiez un contre dix, et vous avez mis en fuite les Français, et vous les avez chassés de l'Italie (1) ! » Ils se relèvent en front de bandière, et, aux sons rauques du cor alpestre, marchent à l'ennemi tous à la fois, à travers les corps de leurs frères tués la veille, qui jonchaient le terrain. Le choc fut terrible. Rust le Zurichois, donne tête baissée dans les rangs des lansquenets, qui, étourdis du coup, chancellent, se débandent, se rallient aussitôt et de nouveau sont obligés de reculer. Les Suisses avancent, mais lentement, sous le feu d'une artillerie terrible qui les protège (2). Les lignes françaises trouées de toutes parts, étaient gravement compromises quand le roi en personne arrive à la tête de ses gendarmes, se jette au plus fort de la mêlée et ranime le courage des lansquenets, qui reviennent à la charge. La lutte renaît avec des chances variées ; on crie victoire dans les deux camps : la victoire est encore incertaine ; Suisses et Français agitent des drapeaux enlevés à l'ennemi, en signe d'allégresse. Si l'artillerie du duc de Bourbon fait de larges brèches dans les rangs des montagnards, l'épée des hommes d'Uri, de Zug et d'Unterwald est tachée glorieusement du sang français. Tout à coup, au plus fort de la mêlée, on entend crier : *San Marco! San*

(1) Petri Martyr. Ep., ep. 556.

(2) Simonde Sismondi, Hist. des Fr., t. XIX, p. 374.

Marco! C'est d'Alviane qui arrive avec ses cavaliers, mais dont l'attaque est repoussée. Les deux ailes de l'armée française continuent le combat, mais mollement, et finissent par fléchir, laissant le centre aux prises avec l'ennemi, lorsque le gros de l'armée vénitienne survient pour prendre part à l'action : il y eut quelque hésitation parmi les Suisses (1). En ce moment Trivulce fait rompre la digue du Lambro, dont les flots inondent le terrain occupé par les montagnards qui ont deux ennemis à combattre : les Français dont le feu redouble d'activité, car l'instant est décisif, et le sol trempé, glissant, qui se dérobe sous leurs pieds : il fallait céder. Les divers corps se réunissent, se rallient et, par un mouvement combiné, se retirent, mais l'arme au bras, la mine fière, les rangs serrés, dans un silence lugubre, emportant avec eux leurs caissons, leurs canons, leurs bagages, leurs blessés, leurs prisonniers, et douze belles bannières de lansquenets, trophées de la journée. Une seule enseigne leur manquait, mais qu'ils avaient perdue et qui n'avait point été enlevée : la taureau d'Uri. Le roi ne veut pas qu'on les inquiète dans leur retraite (2) ; mais les lansquenets se précipitent pour reprendre leurs drapeaux : peine inutile. Rodolphe et Deitig Salis font chèrement payer leur désobéissance à ces bandes indisciplinées (3).

Tel est le récit incomplet, décoloré de cette journée de Marignan, où périt la fleur de la noblesse française, et où 15,000 Suisses consentirent à mourir et non point à reculer. Les vaincus avaient pris le chemin de Milan. En route, la nuit, une des compagnies qui avaient le plus souffert s'arrêta, pour se reposer, dans une misérable grange. Le lendemain la grange était cernée par les cheveu-légers des Vénitiens, et

(1) Ligue de Cambrai, liv. v, t. II, p. 498. — Planta, Histoire de la confédération helvétique, vol. II.

(2) Léo, l. c., p. 565.

(3) Cesserunt tamen Helvetii, minimè tamen, ut scribitur, victi sed lassi præ inediâ et vigiliâ languidi, ducibus omnibus et sociis majori ex parte desid eratis. — Pet. M. Ep., ep. 557.

les Suisses sommés de se rendre à discrétion.—Les Suisses ne se rendent jamais, dit le commandant.—En ce cas, on vous brûlera. — Brûlez-nous ! Et on les brûla.

A Milan, les Suisses tinrent conseil et parlèrent de paix. Schinner, cet autre Annibal, aima mieux s'exiler que de traiter avec les Français. Il quitta donc Milan et se rendit à Inspruck.

A Rome, dans l'église de Santa-Maria della Pietà, nous avons vu la tombe où reposent les restes de Schinner : c'était le soir, au soleil couchant. Seul dans cette demeure silencieuse, il nous sembla que le sépulcre s'ouvrait, et que le cardinal nous apparaissait, comme à Marignan, le glaive des évêques de Sion à la main, le front haut, le menton sillonné de rides noires et profondes, l'œil gauche à demi fermé, tel que nous le représentent ses images répandues dans le Valais (1).

Reste dans ce tombeau, ombre illustre, sans crainte d'outrage de quiconque comprendra l'époque où tu vivais, et cette loi des temps féodaux qui te forçait, comme tant d'autres archevêques allemands, à revêtir le casque. Qu'importe que des historiens passionnés aient tenté de flétrir ta mémoire; n'as-tu pas pour la protéger les louanges de Jules II, de Léon X, d'Adrien VI, qui célébrèrent tes vertus (2)? N'as-tu pas laissé parmi tes lettres ces lignes que t'adressait Érasme, qui ne flatta guère la pourpre : « Médecin est mort ; je souhaite au saint-siège un homme qui vous ressemble; à dire vrai, en connaissez-vous un qui ressem-

(1) Dans un des bas-reliefs du tombeau de François I^{er}, le Primate de France est représenté le cardinal de Sion à la tête des Suisses, précédé de son porte-croix. — Biogr. univ., art. Schinner.

(2) ... Neque enim de te tuis summis præstantissimisque virtutibus ullorum hominum artibus tantum quidem partem detractum iri patiar. — Epist. Leon X, Math. Card. Sed. Calv. nov. — Cùm perspecta nobis esset et virtus et prudentia tua, deque tuâ in me atque in rempublicam, in quam quidem plurima tua egregia præclaraque officia extiterunt, fide et cultu magnopere confiderem..... — Ciacconius, t. III, p. 294.

ble plus à Votre Éminence que Votre Éminence elle-même (1). » N'as-tu pas pour toi ces mots du roi chevalier, qui disait à Paul Jove : « Rude homme que ce Schinner, dont la parole m'a fait plus de mal que toutes les lances de ses montagnards (2)! »

Les historiens de tous les partis s'accordent à célébrer le courage héroïque de François I^{er} dans cette terrible affaire. Pendant près de vingt-huit heures, il ne mangea ni ne dormit (3). Deux fois le sort de l'armée était compromis, quand le prince, monté sur son cheval de bataille, sans crainte des boulets ennemis, arrive pour arrêter les Suisses. Il portait à Marignan une cotte d'armes d'azur semée de fleurs-de-lis d'or et un casque orné d'escarboucles, afin, disait-il, qu'on le vit de plus loin. La bataille gagnée, il voulut recevoir l'accolade de Bayard. « Certes, ma bonne épée, » s'écria le guerrier après qu'il eut reçu le roi chevalier, « vous serez moult bien gardée et sur toutes autres honorée, et ne vous porterai jamais si ce n'est contre Turcs, Maures ou Sarrazins. » Quand François aperçut le connétable de Bourbon, il lui dit en riant : « Tu ne t'es épargné dans cette affaire non plus qu'un sanglier. » Il porta la main à son casque en signe

(1) Le cardinal voulait l'attirer à Rome; il lui promettait une pension de 500 ducats par an, et se chargeait des frais du voyage. *Quingentos ducatos quos tua benignitas mihi in singulos annos offert, jam mihi acceptos interpretor, non minus obnoxius quàm si recepissem.* — Erasmus Rot., *Matthæo Card. Sed. ep.*, l. xx, p. 726. Bas. Froben, in-folio, 1538.

Il lui écrivait en 1521 : *Si visum est Deo pastorem suum (Leonem X) ad solidiorem felicitatem evocare, precor ut nobis contingat aliquis tui simillimus, si quis tamen tui similior esse potest quàm es ipse tui.* — *Ep.* 13, l. XXI.

(2) Maximè verò ei gloriosum fuit Francisci Regis iudicium, quum asseveraret, me audiente, aliquantò plus sibi sumptus atque periculi Sedunensis facundiæ indomitam vim quàm tot legionum ejus gentis cuspidis attulisse. — *P. Jov.*, p. 356.

(3) Et clari ducis et strenui militis officio eâ nocte functus est Rex. Horas octo et viginti absque cibo et quiete dicitur consumpsisse; ab oreâ et crepidâ usque ad clypeum armatus. — *Pet. Mart. Ep.*, ep. 556.

de respect et d'admiration au moment où Trivulce venait pour le féliciter sur cette heureuse journée. Trivulce, qui s'était trouvé à dix-sept batailles rangées, disait que ce n'étaient que des jeux d'enfants auprès de celle de Marignan, vrai combat de géants.

Les lansquenets se battirent admirablement à Marignan; « race barbare et corrompue, » dit un vieil historien, « dont le métier est de tailler, couper, voler, brûler, tuer, paillarder, blasphémer, faire des veuves et des orphelins; garnements qui voleraient comme les mouches autour du diable, si le diable voulait les payer généreusement (1). »

Sur le champ de bataille de Marignan, encore teint de sang, le roi donna l'ordre de célébrer trois messes solennelles, où les vainqueurs assistèrent sous les armes : l'une en signe de joie, pour remercier Dieu de la protection qu'il accordait à la France; l'autre en signe de douleur, pour l'âme de tant de braves tombés si glorieusement; la troisième en signe d'espérance, pour le rétablissement de la paix. Une petite chapelle, où l'on aurait recueilli les restes des chefs de l'armée française, devait porter aux siècles à venir le témoignage de la piété du prince envers celui qui donne et ôte les couronnes, et de sa reconnaissance pour les soldats morts à ses côtés (2).

Les Suisses, après le départ du cardinal de Sion, sortirent de Milan, enseignes déployées et tambour battant, et rentrèrent, sans être inquiétés, dans leurs foyers (3). Ceux qui défendaient le château où s'était enfermé Maximilien étaient résolus à tenir jusqu'à la dernière extrémité; mais le prince, au premier bruit de l'artillerie de Pierre de Navarre, prit peur, et, malgré les représentations de son conseiller Morone, voulut entrer en pourparler avec le vainqueur (4).

(1) Cron. von Sebas. Frank., p. 217.

(2) Roscoë, t. III, p. 35-36.

(3) Archives d'Escher et Hottinger, p. 177.

(4) Bernardi Aluni, de Bello veneto, lib. VI, in Grævii Thes., vol. V, part. III, p. 271. — La conduite de Morone a été diversement jugée.

Les conditions furent bientôt réglées; Maximilien renonçait à la souveraineté de Milan en échange d'une pension annuelle de quelques milliers de florins et du titre de maître d'hôtel de Sa Majesté le roi de France (1). C'était faire bon marché de l'héritage des Sforce : l'ombre de Louis le More dut tressaillir dans sa tombe. Les Suisses résistaient encore; il fallut, pour les contraindre à céder le château, un ordre signé de Maximilien, qui leur déclarait que, « malgré leur opposition, il avait, par la force de sa volonté souveraine, disposé du château et de sa personne ducal en faveur du roi très-chrétien (2). »

L'entrée de François I^{er} dans Milan fut magnifique; on le complimenta en vers et en prose : la prose ne valait pas les vers. Il est vrai que ces vers étaient de Jean-Baptiste Egnazio, un des plus doctes humanistes de l'époque, et que Venise avait choisi pour féliciter Sa Majesté. Ce poème, où l'auteur célèbre les exploits des Français, fut imprimé plus tard, dédié au chancelier Duprat, et valut à l'auteur le médaillon en or du monarque (3).

Un moment ces chants de joie cessèrent : Alviane venait de mourir à Ghedo le 1^{er} octobre (1515). L'armée voulait transporter à Venise les restes de l'illustre capitaine; mais il aurait fallu que Marc-Antoine Colonne consentit à laisser passer le cadavre, et Théodore Trivulce, fils du maréchal de France, ne voulut pas qu'on demandât un libre passage pour le corps d'un homme qui, vivant, n'avait pas besoin de permission pour forcer les lignes ennemies. André Nava-

M. Bossi n'attribue la reddition du château qu'à la faiblesse de Maximilien; M. Rosmini, dans sa *Vie de Trivulce*, semble accuser de trahison Morone. Il dit de cet homme d'État : che cangiava come s'usa anche de' giorni nostri, a seconda delle circostanze, e dei tempi, maniera di pensare, e di scrivere.

(1) Archives, p. 187.

(2) Lunig, Cod. It. dipl., t. I, p. 523.

(3) Tiraboschi, St. della lett. It., t. VII, p. 1486. — Degli Agostini, Notizie di Batt. Egnazio, negli opus. di Calogera, t. XXXIII, p. 65.

gero fut chargé de l'oraison funèbre du général. Il en fait un vaillant homme d'armes, un soldat sans peur, quelque chose d'antique. Alviane se délassait, dans la culture des lettres, des travaux de la vie militaire (1). Il fonda à Pordenone une académie qui devint bientôt célèbre (2); il devina les talents poétiques de Jérôme Fracastor. L'Italie lui doit ce poète, dont il protégea l'enfance. Pour nous, Fracastor vaut mieux que ses plus belles victoires. Alviane eût pu facilement faire sa fortune dans les guerres de l'Italie; il préféra mourir pauvre et laisser à Venise le soin de donner du pain à la veuve et aux enfants d'un des plus célèbres capitaines de l'époque (3).

(1) *Andreae Naugerii patrici veneti oratio habita in funere Bartholomæi Liviani*, insérée dans les *Opera omnia Andreae Naugerii*. Patavii, 1718, in-4°, p. 3.

(2) Luigi Bossi, *Ann. alla Vita di Leone X*, t. III, p. 204-205.

(3) Paul. Jovii *Hist.*, l. xv. — Paolo Paruta, l. III. — Guicci., l. XII. — Sismondi, *Hist. des Rép. It.*, t. XIV.

Consulter Paul. Jovius, *Hist. sui temporis*, l. xv. — Simonde Sismondi, *Hist. des Républ. Ital.*, t. XIV. — Guicciardini, lib. XII. — Fran. Belcarii, *Rerum Gallicarum commentarii*, lib. xv. — Martin du Bellay, *Mémoires*, liv. I. — Paolo Paruta, *Stor. venez.*, lib. III. — *Mémoires du cheval. Bayard*, ch. XLIX. — Joseph. Mariana de rebus *Hisp.*, l. XXX. — *Mémoires de L. de la Trémoille*, ch. XVI. — *De Fleuranges*, l. XVI. — Lettre de François I^{er} à la duchesse d'Angoulême sur la bataille de Marignan, insérée dans Gaillard, t. I, p. 432. — Gaillard, *Histoire de François I^{er}*, t. I. — Brant., *Hommes illust.*, art. Galiot, Imbercourt, etc.

CHAPITRE VII.

ALLIANCE AVEC LA FRANCE. — 1515.

Situation où se trouve le pape après la bataille de Marignan. — Il est forcé par les événements de se rapprocher des Français. — Canosse est chargé de traiter avec le vainqueur. — Entrevue à Londres d'Érasme et de Canosse. — Les négociations sont entamées, et Léon X obligé de subir les conditions imposées par François I^{er}. — Léon X part de Rome pour avoir une entrevue avec le roi. — Fêtes qu'on fait au pontife à Florence. — Entrevue à Bologne des deux souverains. — Paris de Grassis. — Le chancelier Duprat.

La victoire de Marignan, on ne saurait se le dissimuler, ouvrait à François I^{er} les portes de Florence et de Bologne, c'est-à-dire qu'elle menaçait Léon X à Rome dans sa souveraineté temporelle, à Florence dans ses intérêts de famille. On se rappelle que les Médicis devaient leur rétablissement aux efforts combinés de l'empereur d'Allemagne et du roi d'Espagne. L'un et l'autre étaient impuissants pour arrêter les progrès du vainqueur. Il n'eût tenu qu'à François I^{er} de réveiller en Toscane, contre d'anciens bannis, des ressentiments mal éteints que l'habileté de Julien n'avait pu entièrement assoupir (1). Savonarole conservait à Florence de nombreux partisans. Les Frateschi, ces démocrates de 1513, rêvaient une république basée sur celle dont le dominicain avait écrit la constitution. Machiavel croyait que le temps viendrait tôt ou tard où l'on pourrait arracher Florence aux Médicis. Les Médicis, maîtres du pouvoir, avaient habilement pardonné au conspirateur; mais ils refusaient de l'employer. Machiavel, on ne le croi-

(1) Simonde Sismondi, t. XV, p. 386.